

# E

# S

# C

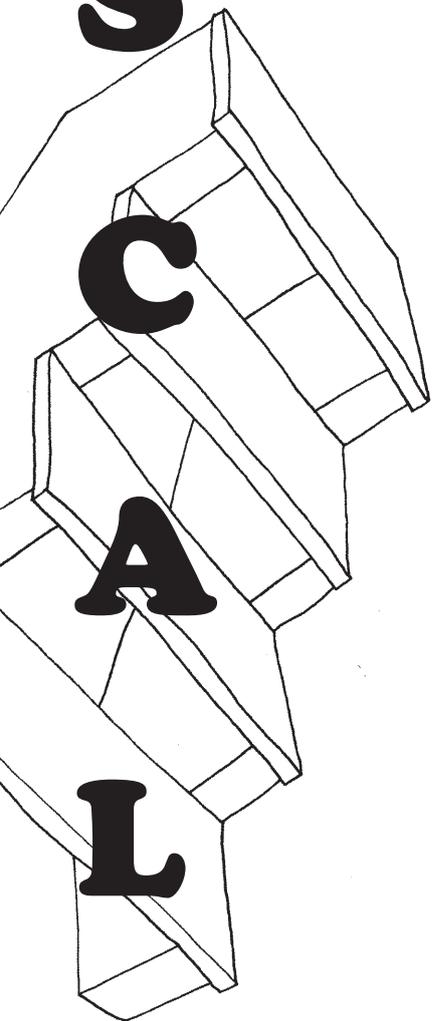
# A

# L

# I

# E

# R



N° 03.2

JANVIER 2022

CECELIA CONDIT  
PHOEBE-LIN ELNAN  
RAMAYA TEGEGNE

## À QUI TU PARLES?

Johana Blanc

Il y a quelques années, j'ai pris le parti de ne plus lire de romans écrits par des hommes cis-genre blancs et hétérosexuels, sauf urgence majeure ou pistolet sur ma tempe. Cela a constitué une véritable révolution dans ma vie, et dans mon rapport à l'écriture et à la création en particulier. Cela m'a fait prendre conscience, entre autres, que très peu de ce qui a constitué mon premier contact avec la culture s'adressait à moi.

Déconstruire l'idée de parole et d'écoute neutre est selon moi à la fois salutaire, incontournable et urgent. Car outre me débarrasser d'un certain nombre d'injonctions patriarcales superflues, je pense que cet exercice m'a permis de voir mon propre regard, ses spécificités et ses lacunes. Savoir d'où on regarde et d'où on parle est un outil critique puissant, ou comme l'explique Donna Haraway : « seule une perspective partielle promet une vision objective. » Je ne parle pas de nulle part, et je ne parle pas toute seule. Une fois ces bases posées, la question qu'il reste à poser est : à qui je parle ?

À qui s'adresse une œuvre, et à qui donne-t-elle la parole ? Quel vecteur peut-elle constituer, et pour quel message ? À travers trois entretiens donnant lieu à une édition triple de la revue *ESCALIER*, je me suis intéressée à des œuvres qui mobilisent cette notion, que ce soit comme un thème ou un outil : la vidéo expérimentale de Cecelia Condit *Possibly In Michigan* (1983), devenue virale auprès des 16-20 ans, dont le hashtag compte à ce jour 65,6 millions de vues sur TikTok ; le conte philosophique *Sad Bread* (2021), dont il s'agira ici, où Phoebe-Lin Elnan nous parle d'un boulanger qui ne sait pas qui il nourrit ; et enfin la performance *Corners* (2017) de Ramaya Tegegne, qui détaille son environnement en le posant comme condition d'existence.

Savoir à qui on parle n'empêche pas d'être entendu·e au delà, et de dialoguer outre cette adresse. Mais il me semble au contraire qu'une adresse floue ne peut atteindre un·e autre, et c'est le cas de l'artisan que décrit Phoebe-Lin Elnan dans la nouvelle *Sad Bread*. Produit sans réel motif, le pain d'un boulanger dépressif se voit tour à tour tokenisé, instrumentalisé, dévoyé et ne parvient jamais vraiment à trouver son interlocuteur·ice. Ce récit poétique nous plonge dans une quête de sens subtile et exigeante, questionnant sans relâche personnage, autrice et lectorat : qui nourrissons-nous ? Et avec quoi ?

**ESCALIER est une revue d'artistes relativement semestrielle basée entre Paris et Genève.**

**ESCALIER traite de conversations au sens large et à travers différents protocoles plus ou moins stricts.**

**PRIX LIBRE: merci de payer cette revue à hauteur de vos moyens, comme il vous semblera juste. La totalité de la recette de chaque numéro est reversée équitablement entre les artistes qui y ont participé.**

# PAIN TRISTE

—  
Phoebe-Lin Elnan

**J:** Pour commencer, est-ce que tu peux décrire le texte *Sad Bread* ?

**P:** Le texte parle d'un boulanger triste, qui galère à trouver le sens de sa vie... Il est poussé par le hasard, il est toujours en quête de trouver sa place. Et il se trouve un jour, par tout hasard, dans une manif où il se prend un jet de lacrymogène et à partir de là, il ne peut pas s'arrêter de pleurer. Suite à ça, il devient une sorte de symbole de la résistance. Il fait du pain pour nourrir le peuple, mais aussi pour faire passer des messages cachés dans la mie, pour annoncer les actions des révolutionnaires, et aussi il fait des sortes de, pas des totems, mais des pains qui représentent le président, dont les gens arrachent la tête pendant les manif. Ensuite, il doit retourner dans son île natale, et il continue à faire ça là-bas, mais son pain devient une curiosité touristique, une attraction commerciale. Lui ne se pose pas trop de questions, jusqu'à ce qu'il reçoive un message anonyme qui lui demande à qui est-ce qu'il s'adresse, pour qui fait-il son pain, pourquoi il les nourrit et comment. Et ça le bouleverse du coup il arrête de faire ce pain comme il le faisait pour la résistance, et il commence à faire de simples baguettes, mais ça le rend malheureux aussi, il arrive pas à trouver de sens dans là-dedans, et au final il part à nouveau en quête de changement, de sens. Le texte finit par demander au ou à la lecteur·ice... Je sais pas comment le traduire en français : « who are you feeding ? »

**J:** Qu'est-ce qu'on nourrit ?

**P:** Qui est-ce qu'on nourrit, plutôt, et avec quoi.

**J:** Merci. Est-ce qu'on peut parler un peu de la forme ? Le texte alterne entre des passages de récit, et des poèmes qui font penser un peu à des chants. Comment est-ce que tu as pensé ces parties poétiques qui accompagnent la narration ?

**P:** Quand j'écris, c'est plutôt en fragments, ça a commencé comme deux projets séparés. C'était comme un exercice : j'écrivais un poème, que je trouvais très mauvais, puis je reprenais cette histoire de boulanger, et finalement j'y voyais des résonances, j'ai commencé à les alterner et ça faisait beaucoup plus de sens, donc ça a donné cette forme. Chaque partie s'articule autour d'une réflexion sur un des thèmes que je voulais évoquer, que ce soit les larmes, ou les îles, le pain triste, le renversement, ou la résistance peut-être, l'océan...

**J:** Je trouve hyper bien cette alternance, les poèmes abordent plus frontalement ces thèmes, quand la narration les développe plus précisément... Dans ma tête à la lecture, c'était très musical, j'imaginai ces parties-là comme une espèce de refrain, qui vient faire transition mais en même temps amener quelque chose d'autre, j'aime bien que les deux formes soient autant nécessaires à l'histoire.

**P:** Je regardais des vidéos de Patti Smith, ou Allen Ginsberg ou Audre Lorde, pour voir comment iels font vivre leurs poèmes. La cadence, les emphases, les pauses et la force de la voix... La sonorité est très importante pour moi car ce que j'écris est fait pour être vocalisé. J'avais vu quelques vidéos d'Audre Lorde notamment, où elle parlait de quelque chose, et puis elle lisait aussi ses poèmes et je trouvais que ça répondait très bien à ce qu'elle disait.

**J:** C'est marrant j'y ai pensé aussi, je lisais *Sister Outsider* quand j'ai lu *Sad Bread*, y a ce texte *La poésie n'est pas un luxe* : « les pères blancs nous ont inculqué je pense donc je suis, la mère noire en chacun d'entre nous, la poète, vient murmurer dans nos rêves je ressens, donc je peux

être libre. La poésie cisèle la parole pour qu'elle exprime et guide cette exigence révolutionnaire, l'accomplissement de cette liberté. » Elle distingue une approche cartésienne de l'écriture, qui explique les choses, et une poésie qui en abordant le langage de manière différente va adresser, exprimer, construire une autre voie... Je voyais une assez bonne résonance de ça dans la forme que tu as trouvée. Maintenant... Est-ce qu'on peut parler des larmes ? Les larmes du boulanger ne s'arrêtent jamais, et leur cause, le gaz lacrymogène, est très rapidement balayée. Mais avant ça, il partait de chez lui pour explorer le monde : est-ce que ce geste-là était joyeux ou désespéré ? Est-ce que le boulanger était malheureux avant de pleurer ?

**P:** Je ne pense pas. En fait je pense même qu'il commence à pleurer avant d'être triste. Pour moi, le boulanger est comme un enfant, il est totalement traversé par les événements. J'aime bien cette idée que ce soit extériorisé avant que ce soit ressenti. Parce que c'est souvent l'inverse. Et l'affect, les émotions sont très importantes dans cette histoire parce que, il se questionne mais c'est surtout ses instincts émotifs qui le guident. Puis, j'aime bien que ses larmes soient, dans un certain sens, tokenisées par les révolutionnaires : que l'affect soit utilisé comme symbole. J'ai lu quelque chose par rapport à l'effet de l'anxiété sur le temps et l'espace... Parce qu'au final il est toujours en train de bouger, mais sans jamais vraiment trouver sa place. C'est un bouquin de Sianne Ngai qui s'appelle *Ugly Feelings*, elle parle des émotions mineures, qui ne sont pas dramatiques comme joie, rage, tristesse, mais qui sont des sortes d'émotions de longue durée. Ce boulanger, on dit qu'il est déprimé mais en fait c'est plutôt une sorte d'anxiété, celle d'être confronté au monde et à la nécessité de faire des choix, et comment habiter cet entre-deux avant d'arriver quelque part...

**J:** Oui, et d'ailleurs on ne sait jamais trop ce qu'il pense, on sait seulement ce qu'il fait... Il a deux actions, en gros : il pleure, et il fait du pain. Toute sa personnalité est lue à travers ces gestes-là, et ça le rend très malléable, pour les autres personnages mais aussi pour le ou la lecteur·ice. Est-ce que tu l'as pensé comme ça, comme un personnage-valise, ou, je sais pas, comment tu as construit ce personnage ?

**P:** Alors, certaines choses sont inspirées de vrais trucs. Le point de départ, le boulanger déprimé, ça c'est une vraie histoire : une amie était en résidence dans un petit village avec un seul boulanger, qui était tout le temps déprimé. Elle disait que ça se sentait, ça se goûtait vraiment, que son triste il était pain, euh, son pain il était triste. Son pain, il était très triste ! Mais finalement, je pense que dans toute fiction, y a toujours un niveau autobiographique. Quand je l'ai écrit, je me questionnais sur mon propre positionnement, en tant qu'artiste, mais pas que... C'est assez ouvert à l'interprétation, ou j'aime croire que c'est le cas. Parce que tout est très vague dans cette histoire, le temps, l'espace, même géographiquement c'est un peu flou : où il est, d'où il vient, qui il est, qu'est-ce qu'il pense, même temporellement, tout est un peu confus à ce niveau là, et c'est un peu exprès parce que, je trouvais que le plus important c'était de raconter une histoire. Mais, après je pense qu'il est plutôt une sorte de réceptacle pour les lecteur·ices, qui y mettent leurs interprétations de ses raisons.

**J:** Oui moi je l'ai lu un peu comme une espère de métaphore potentielle... Tu as commencé un peu à y répondre mais je me demandais si, justement, tu t'identifiais en tant qu'artiste à ce boulanger, et à ses gestes, qui sont toujours interprétés, mais jamais complètement intentionnels ?

**P:** Hm...

**J:** Je pense par exemple au moment où le boulanger est embarqué dans la révolution : il ne comprend pas bien ce qu'il se passe, mais il sent qu'il participe à quelque chose et ça fait du sens pour lui. Et quand on lui demande « Pourquoi est-ce que tu te bats ? » il répond « Je nourris le combat ». Je me suis demandé si pour toi ça résonnait, en termes de pratique artistique, cette idée de nourrir un combat ? Je trouve intéressant comme parallèle parce que l'art a selon moi une portée politique qui est très faible, tout en étant en soi un objet éminemment politique... Ou alors est-ce que c'est moi qui ai complètement projeté ça, là ?

**P:** Non non, totalement, j'étais en train de réfléchir à si c'est comme ça que je me vois comme artiste... Pendant l'écriture je m'identifiais pas tellement au boulanger, je l'ai pas pensé comme un alter-ego. Mais quand j'ai fini l'histoire je me suis dit « ah mais évidemment, c'est moi ». Ce sont mes questionnements, et pas juste artistiques... Je crois que j'essaie de me justifier en fait, de faire de l'art, je me demande : est-ce que c'est assez politique ? Je me reproche, ou je questionne en tout cas, le fait de faire de l'art plutôt que du militantisme. J'ai vraiment du mal à prendre des positions, sur n'importe quel sujet. Mais ça revient aussi à cette question d'abstraction et d'ambiguïté, qui permettent la portée poétique. Je crois que pour être militante, c'est bien d'avoir une position forte, mais moi j'essaie de naviguer dans cette tension là, dans cette indécision qui est aussi fertile. De fait, j'ai envie de faire de l'art, et j'ai envie d'y croire. C'est quelque chose qui me préoccupe beaucoup, qui me pousse à chercher du sens. Et à chercher l'efficacité de l'art comme outil politique, ce qui finalement est reflété dans le message qui conclut le texte : « qu'est-ce que toi, en tant que lecteur·ice, tu es en train de nourrir, qui tu nourris et avec quoi ? » Le pain, c'est une métaphore pour l'art mais pas juste art au sens art plastique, c'est ce qu'on fait, ce qu'on donne au monde, est-ce que ça sert pour une chose en laquelle on croit, ou est-ce que c'est juste pour nous nourrir physiquement ?

**J:** À propos de cette fin où tu t'adresses au lectorat : c'est le seul moment où il y a une adresse directe, où la narratrice est située. Dans les poèmes, on sent plus une voix singulière, mais dans l'ensemble du texte il y a une position très neutre, entre guillemets bien sûr. Du coup cette adresse finale est étonnante... Quand tu l'écris, tu penses à qui ? Tes lecteur·ices, est-ce que ce sont seulement des artistes ?

**P:** Non, ça pourrait être n'importe qui. Je l'ai pas diffusé beaucoup, mais dans l'idée je voulais que ce soit une sorte de petit manifeste de poche, qui interpelle. Par exemple, je voulais à un moment le distribuer pendant des manif, ou n'importe où, juste des moments opportuns. Je sais pas si c'est pas un peu moralisateur, mais c'était aussi pour que les lecteur·ices se questionnent, se demandent quel rapport cette histoire pourrait avoir avec elleux, et leur propre positionnement par rapport à ce qu'ils font.

**J:** En fait, je m'attendais à une autre question, ou j'ai l'impression que dans cette suite de questions « Who are you feeding and what are you feeding them », il en manque une, qui est peut-être implicite... Ce serait : « What are you being fed ? ». Mais pour le coup ce serait peut-être devenu moralisateur. Mais ce texte a une vocation de transmission, ou en tout cas prend la forme d'un conte politique, qui engage donc le lecteur dans un processus de réflexion, de responsabilisation. Je sais pas comment dire. Tu parles moins de la réception...

**P:** Par rapport au gens qui mangent le pain, par exemple ? Qu'est-ce que ça leur fait ? Oui, je me suis posé la question aussi. C'est mon biais, parce que

je viens du côté production... Mais, ça aurait pas été « What are you being fed » mais plutôt « What are you eating ». Voir l'art comme le pain, c'est aussi une plus grande réflexion sur la digestion et le processus métabolique, ça fait sens pour moi de l'associer à un processus de digestion intellectuelle et émotionnelle. Mais je réponds pas vraiment à la question ?

**J:** Ben, je crois que c'était pas tellement une question, alors ça va.

**P:** Ok. Bon, y a ce côté très corporel dans cette métaphore de la digestion, qui m'intéresse, le fait que ce soit quelque chose qu'on fait très régulièrement, sans y réfléchir, et c'est pareil quand tu es nourrie par des idées, par des influences, c'est souvent inconscient. On en parlait juste avant avec une amie, alors je vais essayer de retrouver... On parlait de changement, enfin en l'occurrence on parlait du capitalisme, et du fait qu'on peut pas s'empêcher de retomber dans ses schémas de pensée, donc, elle elle disait qu'il fallait procéder par incrément, petit à petit des petits changements, plutôt que de faire table rase, ce qui laisserait un énorme vide. Et je disais que, pour moi la stratégie de l'incrément a une temporalité qui est encore trop linéaire, où chaque truc se repose sur un autre et il y a tellement de problèmes à chaque couche qu'au final, tout ce qui est problématique avec la base est perdu de vue. C'est caché, c'est invisibilisé, et c'est très difficile d'y revenir parce que tout est construit dessus. Et pareil, l'idée de table rase, c'est pas une solution, parce que ça crée un déséquilibre dans lequel les plus puissant·es prendront encore une fois la place et reproduiront les mêmes schémas. Alors que, si on pense plus la transition comme une digestion, ça ne vient pas de zéro, il y a plutôt l'idée de recomposer, de réorganiser, de refaire autre chose... C'est totalement cannibalisé, et déchiré, détourné, mais ça vient de quelque part. Je sais pas comment ça va fonctionner dans un vrai exemple dans la vie, pour de réels changements sociaux ou systémiques, mais c'est la manière dont j'y pense, et c'est aussi pour ça que je parle beaucoup de nourriture.

**J:** Ouais, y a aussi quelque chose de très viriliste dans l'idée de la table rase, dans l'idée de créer à partir de rien... Mais, je m'éloigne du sujet. Peut-être on peut parler maintenant du moment où il y a un twist, ce moment où le boulanger, après être devenu icône de la révolution, rentre sur son île natale. Il continue à faire ce qu'il fait, soit pleurer et faire du pain. Mais : ça perd son sens. Pourquoi ?

**P:** Parce que c'est sorti du contexte, ça n'a pas de but donc ce n'est plus une nourriture métaphorique. Son pain faisait partie d'une idéologie, d'une idée de mettre en commun, ou juste partager un ennemi commun, de lutter ensemble. Même si d'ailleurs, lui n'était pas tellement engagé, et ça aussi c'est dangereux, de faire partie d'une lutte sans vraiment savoir pourquoi... Il pourrait très bien être...

**J:** Ah oui, est-ce qu'il pourrait être de l'autre côté ? Est-ce qu'il pourrait donner du pain aux CRS ?

**P:** C'est ça, on n'en sait rien. Mais le fait que son geste soit sorti d'un contexte où il savait ce qu'il faisait, ça le vide de son sens. Il continue de faire du pain, qui nourrit physiquement les gens, mais le deuxième sens, le sens figuratif est perdu, et même pire, ça participe d'une perception esthétisante de la révolution qui est projetée sur son pain, qui devient une sorte d'attraction touristique. Donc au lieu de lutter pour une cause, il aide à la tokeniser.

**J:** Oui, et c'est ce qui lui est adressé dans ce message anonyme qui le conduit à s'arrêter. Mais, alors justement là, y a ce moment où il se dit « Ok, ça va pas, je ne nourris plus la révolution », et il décide de faire de

simples baguettes, plutôt que des pains esthétique-révolutionnaires. Donc de sortir de ce tokenism et de juste faire du pain pour nourrir les gens... Mais ça ne suffit toujours pas. Je me suis vachement questionnée là-dessus parce qu'il y a une charge politique énorme dans le symbole du pain, pourtant. C'est un peu la base de l'alimentation en occident, c'est aussi un symbole chrétien, puis pendant la révolution, « le peuple réclame du pain ! », et le boulanger, en France d'autant plus, c'est l'artisan par excellence... Mais bref ici, le pain ne suffit pas. Il est politique au sein de la révolte, quand il prend une forme particulière parce qu'il est fourré d'un message ou à l'effigie de l'ennemi. Puis il est détourné à des fins touristiques et propagandaires. Mais le pain en tant que tel n'est pas chargé de cette force politique. Pourtant est-ce que ça n'aurait pas un sens, un véritable impact sur les autres s'il faisait du bon pain ? Pourquoi la baguette ne suffit pas, pourquoi le fait de donner à manger aux gens ne suffit pas à créer du sens, est-ce que le pain en général ne suffit pas, ou c'est à ce boulanger-là que ça ne convient pas ?

**P :** Je pense que c'est pour ce boulanger que ça ne suffit pas, parce que dans cette métaphore, le pain c'est de l'art. Je pense au slogan politique « Bread and Roses », utilisé par les suffragettes américaines pour réclamer non seulement du pain, sécurité de subsistance, mais aussi des fleurs, éducation et arts. Alors dans ce conte le pain représente les deux car les deux vont ensemble pour nourrir la lutte et l'esprit. Mais je ne veux pas cracher sur les boulangers, les vraies, celles qui nous nourrissent ! La plupart des gens ont assez à penser, pour se nourrir et nourrir leurs familles, c'est déjà une lutte. Pour ce boulanger-là, ce n'est pas vraiment le cas. Et je pense que ça pourrait suffire si le boulanger était quelqu'un d'autre, mais vu que le boulanger c'est moi, ça ne suffit pas, parce qu'il se questionne, il tend vers quelque chose de plus grand. Après, je me demande si c'est pas applicable pour tout le monde... Là, dans mon histoire je romantise énormément les manif et la révolution, mais c'est pas la seule manière de lutter. Le fait de faire communauté avec d'autres, c'est aussi une fonction de la nourriture. C'est un peu comme la différence entre cuisiner pour soi-même et cuisiner pour beaucoup de monde. Le plaisir que ça apporte, celui du partage, d'offrir, de créer des liens, même si tout ça est invisible, c'est très important. Ça ne pourrait pas, ou ça ne devrait pas être minimisé.

**J :** Mais comment tu distingues ce qui fait communauté ou non ? Là on pourrait en voir deux : il y a la communauté des révolutionnaires, qui pourraient représenter n'importe quelle lutte, et puis les habitants de l'île, qui pourraient être aussi une communauté, mais celle-là est décrite comme relevant d'un stade dégradé du groupe.

**P :** Oui. Pour moi l'île représente le danger de la communauté. Celui de ne pas regarder à l'extérieur, et que la communauté soit individualiste. En fait pour moi, c'est une île privilégiée, qui ne veut pas partager. Iels veulent garder leur richesse sans se questionner, se positionner. Iels n'ont aucune réflexion par rapport à leur groupe, comment iels sont liés. Après c'est quelque chose qui est assez vague dans le récit...

**J :** Justement c'est ce que je trouve très beau dans ton texte, que tu arrives à approcher de manière quasi abstraite quelque chose d'extrêmement juste, dans cette question de message et de perte de sens selon d'où tu parles, à qui tu parles... Y a aussi cette image du pain triste, et j'en reviens à ma question de « what are you being fed » ou « what are you eating » : quand on se nourrit de quelque chose de triste, qu'est-ce que ça fait et comment ça se répercute sur une communauté ? Il y a une dysfonction au sein de ce collectif ; est-ce que

c'est le malheur de ce boulanger qui la crée, ou est-ce que c'est elle qui crée le malheur du boulanger ?

**P :** C'est cool que tu dises ça parce que ça me fait un peu penser aussi à l'idée de dysfonctionnement ressenti comme un trouble individuel, alors que c'est un problème sociétal qui fait que cette île s'est tellement tournée vers elle-même, n'est pas engagée avec une politique plus large, c'est juste « tant que notre île va bien, on s'en fout du reste du monde ». Le boulanger n'a pas sa place dedans, mais finalement c'est lui qu'on suit tout le temps, c'est ses questionnements, mais pourquoi... Ah je sais plus, là je me suis perdue je crois.

**J :** Ok alors je vais tenter de filer un autre parallèle : ce que tu me dis, là, ça me fait penser à ce bouquin d'Estelle Zhong-Mengual et Baptiste Morizot, je sais pas si tu l'as lu ? *Esthétique de la rencontre*. C'est un bouquin qui n'est vraiment pas que bien, bref iels parlent des œuvres d'art contemporain comme étant volontairement inaccessibles (ce dont moi je suis pas convaincue), mais iels expliquent que cette indisponibilité de l'art contemporain serait une réaction à tout un tas d'injonctions contradictoires sur l'ensemble des personnes qui interagissent avec l'œuvre. Iels expliquent que l'indisponibilité des œuvres n'est pas due aux artistes qui les produisent ou au public qui les reçoit, mais elle serait en gros le résultat ou le symptôme d'un dysfonctionnement global. Donc, dans cet ordre d'idée, là, c'est la société, ou la communauté, qui dysfonctionne et c'est pour ça que le pain n'est pas bon ? Le monde va mal et du coup le boulanger est cassé, alors il fait du pain tout pétié et rien ne va.

**P :** Oui, c'est ça, c'est pour ça que le pain n'est pas bon ! C'est ça la conclusion.

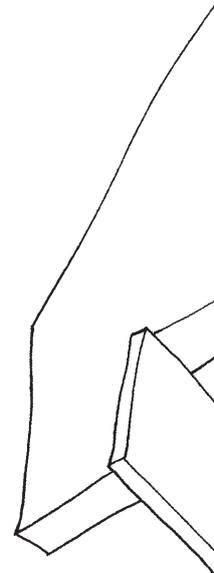
**J :** Hahaha, et donc c'est pas notre faute si on est des mauvaises artistes ! C'est la société !

**P :** Exactement.

**J :** Bon, je suis contente qu'on ait résolu ça.

**P :** Ouais moi aussi, ça m'a bien travaillé.

Une réédition spéciale de *Sad Bread* a été réalisée à l'occasion de cette parution. L'ouvrage est disponible dans certaines librairies et par correspondance, commandez-le en écrivant à [revue.escalier@outlook.com](mailto:revue.escalier@outlook.com)



**La revue ESCALIER est dirigée par Johana Blanc et sa charte graphique a été réalisée par Anaïs Bloch.**

**ESCALIER possède le numéro d'ISSN 2777-6573 et est basée au 50 rue d'Avron, 75020 Paris. Ce numéro est paru le 25/01/22. Il a été imprimé au bureau d'un copain et sur du papier offert par Céline Aernoudt. L'image en couverture a été dessinée par Johana Blanc.**

**FB/IG: @revue.escalier  
revue.escalier@outlook.com**